

Olivier livre un message d'espoir, malgré les épreuves familiales liées à la bipolarité

Au Funambule, il est des rencontres qui nous émeuvent particulièrement. Celle que j'ai eue avec Olivier en est une.

Il connaît très bien les symptômes et les conséquences de la bipolarité puisque, malheureusement, son ex épouse et sa fille, qui souffraient de ce trouble, ont mis fin à leurs jours.

Nous donnons la parole à Olivier et son témoignage reflète un courage et une pudeur admirables.

« Le sentiment qui prédomine, quand on est proche d'une personne atteinte de bipolarité, c'est l'impuissance. On chemine en tâtonnant, en se demandant que faire et ne pas faire, que dire et ne pas dire. Quand mon ex épouse était en phase haute, il était impossible d'avoir une communication paisible et rationnelle. Elle a été hospitalisée deux fois en psychiatrie. Au début de son deuxième internement, elle délirait, elle disait qu'il y avait des micros du KGB, de la CIA, qu'elle était espionnée.

Moi, j'ai vécu un burn out, je travaillais dans le secteur financier. J'ai eu des moments de grand épuisement, entre mon activité professionnelle et les crises répétées de mon ex épouse. On s'est séparés et c'était pour moi comme un soulagement.

Ma fille était en phase basse depuis très longtemps : à la fin de sa vie, elle ne se nourrissait plus, ne dormait plus, elle fumait beaucoup et avait pris beaucoup de poids. Elle n'avait plus de vie sociale. Elle était dans une spirale terriblement négative.

Mon ex femme et ma fille me certifiaient qu'elles prenaient correctement leurs médicaments mais je ne savais pas si c'était vrai. Une des choses qui m'ont le plus frustré, c'est le peu de communication avec les médecins. A chaque fois, ils invoquaient le secret médical. J'ai eu beaucoup de mal à établir un contact avec les psychiatres. Il faudrait une personne relais entre l'entourage et le corps médical. Heureusement que j'avais ma compagne actuelle et mes amis proches pour me soutenir et avec qui je pouvais parler.

Mon fils et moi, on ressent un grand sentiment de culpabilité. Pourtant, les proches ne doivent pas se sentir coupables, parce qu'on fait le plus et le mieux possible.

Il faut se dire aussi que, pour les personnes en détresse, la mort est une délivrance. J'ai parlé avec ma fille au téléphone quelques heures avant son suicide, je n'avais jamais entendu sa voix aussi claire, comme si elle se sentait apaisée parce qu'elle savait qu'elle avait pris sa décision. Pour de nombreuses personnes bipolaires en souffrance, mourir fait moins peur que vivre.

Mais ce n'est pas une fatalité et il faut garder l'espoir, notamment dans la recherche scientifique. Qui sait, un jour, il y aura un médicament miracle ? En attendant, je veux me mettre au service du Funambule, pour aider les proches. Merci à vous pour votre action. ».